

# COMBIEN Y AVAIT-IL DE HIÉROGLYPHES ?

La question pourra paraître insolite à certains, insoluble à d'autres ; elle mérite cependant d'être posée.

Car les manuels d'égyptologie, même les meilleurs, véhiculent encore souvent à ce propos un certain nombre d'idées reçues, c'est-à-dire absolument fausses.



**Le système hiéroglyphique : théoriquement infini, historiquement fini**

Tout d'abord, il convient de rappeler que le système hiéroglyphique est un système ouvert, doté d'un répertoire de signes presque indéfiniment extensible en théorie. À la base, il est composé d'images renvoyant, pour la plupart d'entre elles, à une réalité tangible : une faucille, un œil, une tortue, un grain de sable, etc. Or, il est *a priori* tout à fait possible d'encoder n'importe laquelle de ces réalités au moyen de son image (le mot "œil" sera écrit avec l'image d'un œil , le mot "tortue" avec l'image d'une tortue ). En cela, le monde hiéroglyphique est un reflet assez fidèle du monde réel. Seule contrainte, le signe sera réduit, cadré, afin de rentrer dans l'espace dévolu à l'écriture, dans une ligne ou une colonne, et sera représenté selon les conventions propres au mode figuratif égyptien

(œil vu de face, tortue vue de dessus)<sup>1</sup>. Il est donc tout à fait possible, en théorie, d'emprunter, par exemple, la représentation de tout animal connu pour écrire son nom, que celui-ci soit ou non accompagné d'éléments phonétiques aidant à la lecture. On pourra en faire de même pour écrire le nom de tous les outils, de toutes les plantes, de tous les types de bateaux, d'édifices, etc., si tant est que la chose que l'on veut écrire soit identifiable au moyen d'un dessin. On entrevoit aisément dès lors que le répertoire hiéroglyphique est infini. Ou, pour mieux dire, qu'il est aussi vaste que l'est le monde ; il est, au sens propre, à l'image même du monde. Et encore faudrait-il tenir compte, pour être complet, des éléments inventés, des signes purement abstraits, ne renvoyant à aucune réalité visible ou tangible, qui entrent de tout temps dans la logique du système et en forment une part non négligeable.

**G 13**

Si le système hiéroglyphique est par essence non fini, il en est de même, à l'origine, du hiératique, qui n'est encore, à ses débuts, qu'une simple abréviation linéaire – une tachygraphie, comme disait Champollion –, de l'écriture hiéroglyphique. Les deux systèmes fonctionnaient initialement de la même manière, même si le hiératique, nécessairement plus simplifié, autorisait moins de précision que les hiéroglyphes. Et malgré la pauvreté de nos sources, on recense aussi un très grand nombre de signes hiératiques différents pour les époques initiales.

**I 4**

Cela dit, ce caractère ouvert du système hiéroglyphique était vrai tant que celui-ci était en usage. L'écriture hiéroglyphique ayant cessé d'être pratiquée, elle a cessé d'être productive. La civilisation égyptienne disparue, il deviendrait donc théoriquement possible de recenser le nombre de hiéroglyphes qui ont été créés par les Égyptiens au cours de plus de trois millénaires et demi d'utilisation. Il faudrait pour cela pouvoir disposer de l'ensemble de la documentation écrite produite au cours de ces millénaires et s'atteler au comptage... Bien évidemment, cela est matériellement impossible, étant donné que la majeure partie de la documentation a bel et bien disparu. Cependant, malgré ces destructions massives, les sables égyptiens ont conservé assez de textes pour nous permettre, sinon de recenser l'ensemble du corpus des signes hiéroglyphiques, du moins de pouvoir tenter une approximation, en tenant compte du fait que les découvertes archéologiques apportent annuellement leur lot de hiéroglyphes nouveaux – nouveaux pour nous, il s'entend.

**I 5****I 6**

#### Quelques idées reçues

On s'est depuis longtemps essayé à ces estimations et il n'est pas rare que les manuels ou articles d'égyptologie avancent quelques chiffres. On explique alors que, sur plus de trois mille ans, le système a évolué, témoignant d'une augmentation massive du nombre des hiéroglyphes. L'opinion – totalement erronée – qui circule encore très largement aujourd'hui est que l'on est passé d'un système d'environ 700 *signes* aux époques anciennes à plus de 7000 *signes* à l'époque gréco-romaine. Certains auteurs moins précis – ou plus prudents – évoquent plus vaguement "plusieurs milliers de signes" pour les époques tardives<sup>2</sup>. Quoi qu'il en soit du chiffre exact, cette croissance est tout à fait remarquable et l'on a bien évidemment essayé de lui trouver une explication. On allègue alors les spéculations savantes des hiérogrammistes de la Basse Époque, théologiens penseurs, créateurs et modeleurs d'un monde à base hiéroglyphique. Bien souvent, l'on glisse ainsi subrepticement vers l'image d'Epinal du hiérogrammate "tardif", enfermé dans une Maison-de-Vie qui lui tient lieu de tour d'ivoire, occupé à ses réflexions internes et replié sur son savoir pendant que progresse le monde du dehors – grec, quant à lui, bien entendu. L'image n'est peut-être pas tout à fait fausse, mais elle est bien sûr extrêmement réductrice et repose en fait tout simplement sur un postulat erroné, comme on va le voir maintenant.

**I 7****I 8****I 9****I 10**

### Les 700 signes des époques classiques

Il convient tout d'abord de retrouver l'origine de ces mystérieux chiffres "700" et "7000". Les "700 signes" allégués pour les hautes époques puissent très certainement leur origine dans la *Sign-list* dressée par A.H. Gardiner. Le savant anglais, auteur d'une grammaire du Moyen-Egyptien qui fait encore autorité, avait accompagné celle-ci d'une liste des signes les plus usuels pour cette époque. Il n'était pas le premier, mais son classement des signes, effectué avec le plus grand soin et objet d'une attention toute particulière portée à la réalité matérielle de ce que représentent les signes, est devenu la norme sur laquelle s'appuient les études nouvelles. Or, cette *Sign-list* de Gardiner totalise 769 entrées. Si l'on exclut du décompte toute une série de hiéroglyphes non significatifs, tels que les simples variations de forme d'un même signe en fonction des époques (Gardiner recense notamment plusieurs variantes de l'Ancien Empire), certaines variantes d'orientation, etc., on parvient à un total d'environ 650 signes. Les "700 signes" de la vulgate égyptologique tirent bien évidemment leur origine d'un calcul approximatif, sorte de moyenne, basé sur la *Sign-list*. On notera toutefois qu'A.H. Gardiner s'était bien gardé de suggérer que sa liste était un reflet exact du nombre des signes en usage à cette époque. Il précisait au contraire qu'"il serait assez aisé d'augmenter notre liste de manière très considérable" et qu'il avait simplement cherché à collecter "les signes les plus fréquemment utilisés"<sup>3</sup>.

### Les 7000 signes d'époque gréco-romaine

Qu'en est-il des "7000 signes" ptolémaïques ? Pour se rendre compte du nombre impressionnant de signes hiéroglyphiques de l'époque gréco-romaine, il suffit de consulter le *Catalogue de la fonte hiéroglyphique de l'imprimerie de l'I.F.A.O. (nouvelle édition)* publié en 1983 par l'Institut français d'archéologie orientale. Ce catalogue recense, comme son nom l'indique, tous les caractères d'imprimerie hiéroglyphiques contenus dans la fonte de cet institut. Et l'essentiel de sa richesse provient des textes des grands temples ptolémaïques et romains : Edfou, Dendara et Esna, dont l'Ifao s'est fait depuis longtemps une spécialité d'édition. C'est d'ailleurs pourquoi le répertoire des *Valeurs phonétiques des signes hiéroglyphiques d'époque gréco-romaine*, constitué en 1988, a pris pour base ce même Catalogue. Un rapide calcul : environ 15 signes par page, pour un total de 490 pages, permet d'estimer à près de 7350 le nombre de hiéroglyphes du Catalogue. Et voilà comment est né le mirage des "plus de 7000 signes" des époques grecque et romaine<sup>4</sup>. C'est bien évidemment cette pléthora de signes qui fait de l'étude des inscriptions de cette époque un exercice particulièrement ardu. Comme le disait Serge Sauneron, grand spécialiste du ptolémaïque : "Au lieu des 760 et quelques signes classiques – et de leurs variantes –, ce sont maintenant *plusieurs milliers* d'hiéroglyphes que l'on rencontre, même ceux qui paraissent familiers ayant fort souvent acquis des valeurs nouvelles. Il s'agit donc d'un domaine particulier de l'épigraphie égyptienne, demandant beaucoup d'étude, et requérant ses instruments particuliers"<sup>5</sup>. De telles déclarations ont malheureusement dû décourager bien des apprentis-ptolémaïsants.

### Sign-list

**G 23**  <sup>1</sup>

**24** 

**25**  <sup>1</sup>

**26** 

**26\***   
**27** 

**28** 

**29** 

**30** 

**31** 

**32** 

**A 8**  1

**9** 

**10**  1

**11**  1

**12** 

**13**  1

**14** 

**14\***  1

**15** 

**16**  1

### Des décomptes faussés et une comparaison inappropriée

Pourtant, cette masse impressionnante de 7000 signes supposés pour les époques ptolémaïque et romaine n'est qu'un leurre<sup>6</sup>. Tout d'abord, il convient de rappeler que le *Catalogue* de l'Ifao ne se cantonne pas aux textes de cette époque mais regroupe tous les signes utilisés dans les ouvrages et articles publiés par l'institut, quelle que soit la période considérée. Si les signes d'époque gréco-romaine constituent bien évidemment l'essentiel du corpus, ils ne sont pas les seuls, loin s'en faut. Par ailleurs, ces 7350 signes peuvent-ils tous être considérés comme des hiéroglyphes différents ? En effet, afin de faire bénéficier sa fonte de la gamme de hiéroglyphes la plus large possible, Émile Chassinat avait pris soin de faire réaliser quantité de signes que ne sépare parfois qu'un détail absolument non significatif du point de vue sémantique. Et ses successeurs ont perpétué la tradition. Un exemple tiré tout simplement de la première page du *Catalogue* suffira à illustrer mon propos, mais la même opération est applicable à toutes les autres pages du livre.

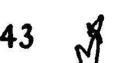
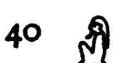
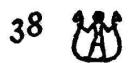
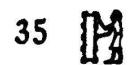
Sur cette première page, les premiers signes représentent des variations autour du signe de l'homme assis , le premier signe (A1) de la *Sign-list* de Gardiner, numéroté dans le *Catalogue* n° 1,1 (page 1, signe n° 1) et prenant la forme . L'entrée n° 1,2 n'est que le même signe que n° 1,1, mais avec une orientation inverse ; il ne s'agit donc pas d'un signe distinct à proprement parler ; du moins, si la distinction est pertinente pour le typographe chargé de la composition matérielle d'un livre, elle ne l'est pas pour l'égyptologue. Le n° 1,3 () est figuré avec la main antérieure ouverte au lieu d'être fermée comme c'est le cas du n° 1,1. Non seulement ce détail n'affecte en rien la valeur que peut prendre le signe, mais en plus, il est attesté aussi sur des monuments bien antérieurs à l'époque ptolémaïque. Extrêmement rare encore à l'Ancien Empire ()<sup>8</sup>, on le trouve un peu plus souvent à partir du Moyen Empire ()<sup>9</sup>. Il paraît donc plus judicieux de ne pas le comptabiliser comme un signe distinct ; toutefois, si l'on décide de le considérer comme tel, il conviendra de l'ajouter à la liste des signes existant bien avant l'époque gréco-romaine. Il n'est donc plus spécifiquement ptolémaïque. Le n° 1,4 n'est que ce même signe avec l'orientation inverse ; il ne s'agit donc pas d'un signe distinct. Le n° 1,5 () est figuré avec le bras postérieur pendant et non replié sur le corps comme dans le signe n° 1,1. Ici encore, ce détail, issu d'une confusion avec le signe  qui présente toujours cette particularité, n'est pas significatif au point de vue sémantique et le signe pourrait donc ne pas être classé comme distinct. Mais, une fois encore, si ce détail devait être considéré comme signifiant par les égyptologues, il n'est en aucun cas caractéristique de l'époque gréco-romaine, car il se retrouve dès l'Ancien Empire ()<sup>10</sup>. En bref, c'est un signe qui a toujours existé. Le n° 1,6 n'est que ce même signe avec orientation inverse ; pas un signe propre. Le n° 1,10 () présente encore une position différente des jambes, sans que cela influe sur la valeur du signe. Et une fois encore, le signe n'a rien de particulièrement ptolémaïque.

En bref, une très grande majorité des signes présentés dans le *Catalogue* ne devraient pas être considérés comme des hiéroglyphes différents, si l'on raisonne d'un point de vue strictement sémantique et donc aussi probablement égyptien (voir *infra* sur la définition minimale proposée ici pour un signe). Par ailleurs, tous ces signes ont existé de tout temps – ou presque – dans le répertoire hiéroglyphique. Aucune exclusivité ptolémaïque. Ils n'ont tout simplement souvent pas été bien identifiés pour les époques antérieures, ou du moins pas répertoriés comme tels dans les listes de hiéroglyphes dressées par les égyptologues.

Les conclusions énoncées ci-dessus peuvent être appliquées de manière totalement identique à tout le *Catalogue*. Ainsi, pour rester dans la catégorie de l'"Homme et ses occupations" (la catégorie A de la *Sign-list* de Gardiner), si le signe du potier (n° 17,2) (𓁑) est bel et bien attesté dans les textes ptolémaïques, il est en fait déjà présent à l'Ancien Empire (𓁑 ; hiératique 𓁒) et l'est encore après, au Moyen Empire (𓁑) et au Nouvel Empire (𓁑<sup>10</sup>). À se demander même si certains signes présents dans le *Catalogue* de l'Ifaa existaient encore en ptolémaïque, et ne sont pas en fait attestés uniquement sur des monuments d'époques bien plus anciennes. La recherche mériterait d'être menée<sup>11</sup>. Il en est ainsi, par exemple, du signe du fondeur (𓁑 (n° 15,11), du coupeur de céréales (𓁑 (n° 16,6) ou du foulon dans son récipient (𓁑 (n° 14,7), tous bien attestés à l'Ancien Empire (𓁑 ; 𓁑 , hiératique : 𓁑 ; 𓁑 ) et encore au Moyen Empire (𓁑 ; 𓁑 ; 𓁑 ), dans cette même catégorie des êtres humains<sup>12</sup>. On pourrait multiplier les exemples ; il est probable qu'un bon quart des signes du *Catalogue* sont issus de publications de monuments antérieurs à l'époque ptolémaïque.

Une fois la soi-disant opulence des signes d'époque tardive remise en perspective, il convient donc de revenir aussi sur l'indigence supposée du système initial avec ses "700 signes". On l'a vu, ce chiffre 700 provient très certainement d'un décompte de la *Sign-list* de Gardiner. Cependant, si l'on se plonge dans les textes de l'Ancien ou du Moyen Empire eux-mêmes plutôt que dans les grammaires modernes, le constat est simple et clair : la variété des signes est absolument prodigieuse. On vient d'en donner un exemple simple avec les quelques personnages (𓁑 , 𓁑 ou 𓁑 , dont bien évidemment aucun ne se trouve dans la *Sign-list* de Gardiner, qui n'a jamais eu, il faut le répéter, prétention à l'exhaustivité).

On aura compris mon propos : lorsque l'on parle d'une évolution de 700 à 7000 signes, la comparaison prend pour base deux listes dont la conception et la finalité n'ont absolument rien à voir. D'un côté, on recense les signes les plus usuels d'une époque, de l'autre, on recense de manière exhaustive et dans toutes leurs variantes, aussi insignifiantes soient-elles du point de vue sémantique, les signes utilisés par une imprimerie moderne, issus pour l'essentiel – mais pour l'essentiel seulement – de trois des temples les mieux conservés et les plus prolixes de l'époque gréco-romaine. Il est impossible de comparer ces deux listes aux options totalement différentes et donc de tirer une quelconque conclusion sur l'évolution du système hiéroglyphique à partir de ces données<sup>13</sup>. La courbe de croissance des hiéroglyphes au fil des époques doit donc absolument être révisée.



**19** 

### Quelle définition du "signe" hiéroglyphique ?

**20** 

Tout d'abord, il convient de s'entendre sur ce que l'on considère comme un signe. De fait, plusieurs définitions du signe hiéroglyphique sont possibles, toutes recevables. La définition adoptée ici sera volontairement restrictive et minimaliste.

**21** 

Pour le dire de manière sommaire et bien évidemment un peu simplificatrice, on ne considérera comme signes distincts que les hiéroglyphes porteurs de sens ou de sons distincts. Il existe dans chaque hiéroglyphe des détails significatifs, dont la présence ou l'absence est immédiatement significante, et d'autres non. La pertinence des éléments n'est pas forcément fonction de leur taille : certaines variations de petits détails sont sémantiquement significatives quand d'autres, de dimensions plus importantes, ne le sont pas. Ce sont ces détails

**22** 

signifiants qu'il s'agit de bien identifier et distinguer ; ce sont eux qui vont permettre ici de définir un signe différent, et non certaines variations simplement dues aux habitudes

**23** 

d'une époque, d'un lieu, d'une école ou d'un scribe, ne reflétant aucune différence sémantique. Ainsi, par exemple, les variantes, , ,  ou même  ne seront *a priori*

**24** 

pas considérées comme des signes distincts mais comme de simples variations de détails non significatives, puisque ces quatre "signes" sont tous employés avec la même valeur de déterminatif du mot *nsw*, "roi (de Haute-Égypte)". Le fait que le roi porte dans un

**25** 

cas un flagellum et dans l'autre un sceptre-*héqa*, ou même qu'il soit assis sur un siège plutôt que par terre n'est pas significatif. En revanche, le fait que le signe du roi porte la

**26** 

couronne rouge () plutôt que la couronne blanche () sera considéré comme signifiant puisque le premier signe sera utilisé comme déterminatif du mot *bity*, "roi de Basse-Égypte" et le second comme déterminatif du mot *nsw*, "roi (de Haute-Égypte)".

**27** 

Notre définition du signe hiéroglyphique sera donc essentiellement linguistique. Il convient surtout d'insister sur le fait que les habitudes scripturaires différentes, quelle

**28** 

que soit leur origine, ne sont pas regardées ici comme représentatives de l'emploi de signes différents. Considérer toutes ces variations comme des signes distincts reviendrait

**29** 

à peu près au même, toutes proportions gardées, que de considérer la lettre "b" comme

**30** 

différente de la lettre "b" tout simplement parce que la première est issue de la police de caractères *Times New Roman* alors que l'autre est tirée de *Courier New*. Dans cette dernière, les appendices horizontaux que l'on ajoute à gauche de la barre verticale, ainsi que

**31** 

l'épaisseur du tracé, tous traits qui différencient le "b" du "b", ne sont pas significatifs du point de vue sémantique ou (ici) sonore. Ce qui nous paraît évident pour les signes

**32** 

alphabétiques (qu'ils soient occidentaux ou égyptiens d'ailleurs) et tous les phonogrammes en général est cependant un peu plus difficile à mettre en application de manière aussi stricte pour les signes idéographiques ; la définition ici choisie demande donc à être affinée et nuancée. Ainsi, pour reprendre l'exemple des signes du roi, la

**33** 

déférence sémantique entre  et  peut notamment être neutralisée dans certaines inscriptions. À l'inverse, le choix de  plutôt que de  pour écrire le mot "roi" dans telle

**34** 

inscription pourra être dû au fait que le signe, avec ses caractéristiques très spécifiques, renvoie alors très directement à une image particulière, ou tout autre élément extra-

**35** 

linguistique, pourvue par exemple, du sceptre-*heqa* dans le cas de , ou assise sur un trône pour . Certains détails du signe linguistiquement non pertinents prennent alors une valeur spécifique, presque sémantique, qui est fonction du contexte pictural ou même d'un contexte plus large. De même, par exemple, lorsque le mot *twt*, "statue" est déterminé par le signe , ,  ou , c'est souvent tout simplement parce que le référent du mot en question, c'est-à-dire la statue dont parle l'inscription, est justement à l'image même du hiéroglyphe utilisé. L'emploi de  permettra de comprendre que l'on parle d'une statue-cube, celui de  d'une statue debout, etc.<sup>14</sup> Autant de signes, donc, qui renvoient à des réalités différentes alors que le mot employé est le même.

Pour être complet, il conviendrait de tenir compte de cette souplesse et de la liberté immense offerte par le système hiéroglyphique, qui permet notamment de donner au signe une charge sémantique supplémentaire, une "valeur ajoutée", qui ne se résume pas à la seule valeur linguistique du mot qu'elle transcrit<sup>15</sup>. Dans les décomptes envisagés ici, ces variations n'ont été que très partiellement considérées, et de manière quelque peu empirique. Il serait loisible de préférer un mode de catégorisation basé sur une définition plus large, qui tiendrait pleinement compte de cette dimension supplémentaire apportée par l'écriture hiéroglyphique par rapport au langage dont elle n'est pas que la simple transcription. Le procédé permettrait certainement des évaluations plus subtiles mais il nécessiterait un examen minutieux du contexte spécifique à chaque attestation de la moindre variation ; cette option théoriquement recevable et riche d'enseignements sur le système hiéroglyphique est actuellement impossible dans la pratique, compte tenu de la quasi inexistence d'études dans ce domaine ; elle rendrait par conséquent tout essai de comptage impossible<sup>16</sup>. Enfin, une autre définition du signe hiéroglyphique est encore possible, sémantiquement et sémiotiquement moins recevable cependant, qui consisterait à considérer toutes les différences perceptibles comme pertinentes, qu'elles soient porteuses de sens ou non. Inutile de dire que ce choix reviendrait presque, dans l'absolu, à considérer qu'il existe autant de signes différents qu'il y eut de hiéroglyphes inscrits, puisque la main du graveur ne traçait jamais exactement le même profil.

Pour résumer, ne seront donc comptés ici comme signes distincts, pour l'essentiel, que les hiéroglyphes dont la charge sémantique trouve un écho dans le mot qui l'emploie. Si notre définition du signe n'est pas la seule possible, elle présente à tout le moins l'avantage d'être sémiotiquement et sémantiquement valide, cohérente, logique, et assez simple à mettre en pratique. Cette définition du signe est d'ailleurs plus ou moins celle qui se voit le plus souvent employée, implicitement, dans la littérature égyptologique. Étant à la base de tous les décomptes envisagés ici, elle permet notamment, et c'est là notre propos principal, une comparaison recevable des réertoires des différentes époques.



**19** 

#### Le répertoire des signes hiéroglyphiques à l'époque gréco-romaine

Pour l'époque gréco-romaine, Christian Leitz a établi un index des signes hiéroglyphiques utilisés dans son manuel d'initiation au ptolémaïque. Celui-ci est constitué de près de 1200 entrées. Sur cette base, Chr. Leitz estime le nombre total de hiéroglyphes – au sens strict défini ci-dessus, c'est-à-dire sans tenir compte des variantes de détails non significatives – à environ 2000 pour cette époque<sup>17</sup>. Or, ce n'est probablement pas un effet du hasard si le répertoire dressé par Sylvie Cauville des signes en usage dans le temple de Dendara à l'époque ptolémaïque présente ce même nombre de 2000 signes<sup>18</sup>, même si l'auteur précise que ce chiffre devrait être quelque peu augmenté s'il était tenu compte des inscriptions romaines du même temple, qui incluent notamment les textes des bandeaux, composés en écriture décorative et donc d'une épigraphie particulière.

**23** 

Il est certain que le nombre des hiéroglyphes composites, c'est-à-dire les signes formés par la combinaison de deux hiéroglyphes distincts – voire plus –, augmenta de manière remarquable à l'époque ptolémaïque, et ce fait est certainement une des causes importantes de l'augmentation du nombre des signes pour cette époque dans les listes modernes.

**24** 

Si les signes composites ont de tout temps formé une part non négligeable du système hiéroglyphique, leur importance relative ne fit que se renforcer au cours du temps et les scribes de l'époque gréco-romaine se plurent manifestement à multiplier encore ces combinaisons de signes<sup>19</sup>. Mais peut-on toujours les considérer comme de véritables nouveaux signes selon l'optique et la définition sémiotique ici choisie ? De fait,

**26 a** 

pour l'essentiel, le phénomène du "signe composite" tient souvent beaucoup plus d'une appropriation nouvelle de l'espace dévolu à l'écriture, d'une réflexion sur l'agencement des signes entre eux que d'une véritable expansion du nombre des signes hiéroglyphiques<sup>20</sup>. Et ce "jeu" trouve son plein épanouissement à l'époque gréco-romaine. Ainsi, par exemple, dans le composé ptolémaïque  , la connaissance des deux signes qui forment le nouveau hiéroglyphe composite pris séparément (  = dd ;  = mdw) suffit pour comprendre que le signe composite a pour valeur dd mdw, "dire les paroles" ; même chose pour  :  = mwt ;  = ntr : l'ensemble sera lu mwt ntr, "mère du dieu". Si certaines combinaisons mériteraient peut-être de figurer au nombre des signes nouveaux, notamment lorsque la somme des deux signes n'équivaut pas à la simple addition des deux composantes mais engendre une valeur sémantique nouvelle, d'autres – la majeure partie – ne me semblent pas devoir être rangées au nombre de véritables signes distincts.

**29** 

Rien de nouveau donc, si ce n'est l'*agencement* des signes entre eux. Et cette combinaison ne changeant rien à la lecture de l'ensemble, aucune connaissance spécifique du signe composite pour lui-même n'est nécessaire à la compréhension du nouveau cadrat. Linguistiquement parlant, leur prise en compte n'est donc pas pertinente.

**32** 

Pour être tout à fait exact, il faut aussi préciser que le système ptolémaïque, s'il ne témoigne pas d'un accroissement des signes aussi considérable qu'on l'affirme souvent, voit cependant se multiplier les *valeurs* que peuvent prendre ces signes. Mais il s'agit donc d'un phénomène

**33** 

**34** 

**35** 

tout à fait différent, reflet naturel de l'évolution phonétique de la langue d'une part, et d'un assouplissement, d'un élargissement du système, d'autre part, basé sur l'analogie graphique ou sémantique. Pour prendre un exemple extrême, le signe du singe  (et variantes de formes, non significatives d'un point de vue sémantique) peut désormais prendre les valeurs *dd*, "dire" (comme ci-dessus), *ss*, "scribe", *sj3*, "comprendre", *jp*, "compter" et encore près d'une vingtaine d'autres valeurs en fonction du contexte, toutes valeurs issues d'une analogie entre ce signe du singe, animal sacré du dieu Thot, et les qualités ou les fonctions associées à ce dieu<sup>21</sup>. Tout cela ne signifie en aucun cas augmentation du nombre des signes.

#### Le répertoire des signes hiéroglyphiques des époques antérieures

Voilà pour le foisonnement de l'époque gréco-romaine. Si l'on se tourne maintenant vers les époques anciennes, aucun recensement un tant soit peu complet n'a encore été tenté, ou du moins publié. J'ai donc tout simplement procédé à un dénombrement des différents signes hiéroglyphiques attestés dans les *Textes des Pyramides*. Dans ce décompte, les variantes de détail jugées non significatives du point de vue sémantique n'ont pas été recensées comme des signes différents. Une fois encore, cette option occulte probablement parfois des variantes significatives. Ainsi, il serait aisément d'augmenter considérablement le chiffre si l'on tenait compte, par exemple, de toutes les variantes du signe du danseur , qui prend à l'Ancien Empire des formes aussi diverses que , , , , etc. Or, certaines variations du signe sont peut-être parfois significatives ; les positions du danseur peuvent représenter des pas de danses différents et pourraient avoir été employées volontairement pour représenter des danses distinctes. La recherche mériterait d'être menée<sup>22</sup>. Il résulte du parti ici pris que l'estimation ainsi produite est nécessairement et volontairement une estimation basse. Elle aboutit néanmoins à un total de plus de 1000 hiéroglyphes différents dans les *Textes des Pyramides*. Toutefois, il s'agit là d'un corpus important, mais restreint, orienté, usant d'un vocabulaire essentiellement religieux ; il n'est donc pas nécessairement représentatif du nombre total de hiéroglyphes que l'on pourrait supputer pour l'ensemble des inscriptions d'Ancien Empire. De fait, un rapide tour d'horizon de la documentation de cette époque m'a permis d'ajouter encore plus de 400 hiéroglyphes différents non attestés dans les *Textes des Pyramides*. Le décompte est très loin d'être exhaustif, mais on est déjà bien au-delà des 769 hiéroglyphes de la *Sign-list* de Gardiner. À titre d'exemple encore une fois, la catégorie déjà mentionnée ici de l'"Homme et ses occupations" comprend 60 entrées dans la *Sign-list* de Gardiner<sup>23</sup> ; une recherche plus serrée à travers la documentation de l'Ancien Empire m'a permis d'en repérer près de 120 pour cette époque, toujours en estimation basse.

Et ce constat effectué pour l'Ancien Empire pourrait très certainement être appliqué sans trop de modifications pour le Moyen Empire. Certes, à partir de cette époque, la tendance générale de l'écriture hiéroglyphique semble être à plus d'économie dans le nombre des signes employés. Il en est notamment ainsi de l'usage des signes déterminatifs très spécifiques, qui tendent à être remplacés par des déterminatifs plus généraux.

**41 a** 

**41 b** —

**42** 

**43** 

**44** 

**45** 

**47** 

**48** 

**49** 

**50** 

**50 a** 

**51** 

**1** 

**1 a** 

**2** 

**3** 

12

13

14

15

16

17

18

19

Pour être plus exact, il conviendrait d'ailleurs probablement de présenter les choses autrement : il semble bien que l'on assiste à un développement de l'emploi de la catégorie des déterminatifs, au détriment des écritures basées sur l'emploi d'idéogrammes précédés de leurs éléments phonétiques. Ainsi, lorsque l'on écrit le nom d'un quadrupède, va-t-on désormais de plus en plus souvent écrire ce nom au moyen de ses éléments phonétiques et déterminer l'ensemble par le signe générique de la peau d'animal , valable pour tous ces animaux, au détriment de l'emploi du signe plus spécifique qu'on employait bien plus souvent à l'Ancien Empire<sup>24</sup> ; par exemple, le nom de la souris s'écrira désormais de plus en plus volontiers à partir du Moyen Empire plutôt que , graphie courante à l'Ancien Empire, époque à laquelle le signe de la souris est même attesté en hiératique (). Cette tendance ira encore s'accroissant au Nouvel Empire. Et c'est la disparition – ou du moins l'éclipse momentanée, car les signes hiéroglyphiques ne disparaissent jamais vraiment tout à fait – de hiéroglyphes très spécialisés dont l'emploi se limitait à écrire la réalité qu'ils représentaient. Cette tendance est probablement due en partie à l'influence de l'écriture hiératique sur l'écriture hiéroglyphique. En effet, parallèlement à l'économie linéaire qui fait qu'il est plus rapide et plus facile d'écrire un signe hiératique que son modèle hiéroglyphique, l'écriture hiératique semble bien développer à partir du Moyen Empire une tendance à l'économie du nombre de ces signes, participant toujours de cette même essence simplificatrice, principe directeur de l'écriture hiératique. Encore un exemple parmi tant d'autres : le signe de l'homme portant une écuelle à sa bouche est d'un emploi courant dans l'écriture du verbe *sw(r)j*, "boire" à l'Ancien Empire. À partir du Moyen Empire, il se voit très largement supplanté dans cet usage par le signe plus générique de l'homme qui porte la main à la bouche , déterminatif habituel des actions telles que "parler" ou "manger". Par ailleurs, si l'on en juge par son absence dans la *Sign-list* de Gardiner, on pourrait croire que ce signe n'était plus utilisé au Moyen Empire et à la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Pourtant, s'il est vrai qu'il se trouve le plus souvent remplacé par , il n'en reste pas moins employé dans plusieurs textes hiéroglyphiques de cette époque, et jusqu'en ptolémaïque. S'il a été ignoré par Gardiner en raison de sa trop faible quantité d'attestations, il n'en a donc pas disparu pour autant du répertoire<sup>25</sup>.

Il convient donc encore une fois d'être prudent. Tout d'abord, l'impression de réduction sensible du nombre des hiéroglyphes que l'on semble constater à partir du Moyen Empire est en très grande partie due à l'état lacunaire de nos sources. Ainsi, on ne dispose notamment pas, pour cette époque, de recueils de textes hiéroglyphiques aussi riches que les *Textes des Pyramides*. Bien sûr, au Moyen Empire fleurissent les *Textes des Sarcophages*, d'orientation similaire aux *Textes des Pyramides* ; mais ces textes ne sont désormais plus écrits en hiéroglyphes. Il s'agit, le plus souvent, de hiéroglyphes cursifs ou de signes hiératiques, usant donc assez largement du principe d'économie décrit plus haut. Pourtant, malgré cette tendance à la simplification, les *Textes des Sarcophages* fourmillent encore de signes particuliers.

Il est évident que le recensement de ce seul corpus permettrait d'augmenter de manière très significative la *Sign-list* de Gardiner pour le Moyen Empire<sup>26</sup>. Avec des hiéroglyphes pas forcément très usités mais qui mériteraient tout autant de trouver place dans une liste des signes que, par exemple, le hiéroglyphe de la harpe (Gardiner Y7) ou celui de l'obélisque (Gardiner O25), d'emploi extrêmement restreint mais qui ont quant à eux bénéficié de la faveur de Gardiner, sans qu'il soit toujours possible de comprendre les motivations de ce choix. Sans nul doute, notre image du système hiéroglyphique en vigueur à cette époque serait tout autre si l'on disposait de l'ensemble des textes composés à cette date, et non pas, pour l'essentiel – en plus des *Textes des Sarcophages* –, d'œuvres littéraires qui ont pour particularité d'être écrites en hiératique<sup>27</sup>. Il suffit pour s'en convaincre de relever les signes "nouveaux" que nous révèle, par exemple, la longue inscription d'Amenemhat II découverte il y a de cela quelques années à Mit Rahineh<sup>28</sup>.

Pour le Nouvel Empire, la documentation hiéroglyphique qui nous a été conservée est passablement plus riche que pour le Moyen Empire et permettrait très certainement d'arriver à peu près aux mêmes conclusions<sup>29</sup>. Il en serait encore vraisemblablement de même pour les époques postérieures, pour lesquelles on peut même postuler un accroissement du corpus.

En résumé, on peut raisonnablement estimer à environ 1500 / 2000 le nombre de signes différents pour l'Ancien Empire dans l'état actuel de notre documentation. Il en serait probablement à peu près de même pour les époques ultérieures du Moyen et du Nouvel Empire. Si le répertoire des signes employés a pu varier au fil de ces époques, le nombre total des hiéroglyphes n'a quant à lui probablement pas beaucoup changé. Si l'on préfère supposer une légère diminution du nombre des signes au Moyen Empire, et peut-être encore au Nouvel Empire, cette baisse serait minime, et due en grande partie aux lacunes de la documentation. Tout cela demanderait de toute manière à être vérifié par des décomptes effectifs ; il s'agit tout au plus d'une impression d'ensemble, et l'on a déjà pu constater dans cet article combien il convient de se méfier de certaines impressions premières. De fait, toutes ces questions encore en suspens trouveront très certainement un début de réponse grâce au stimulant programme international de paléographie hiéroglyphique récemment engagé par Dimitri Meeks avec le concours de l'IIfao.

### Les signes usuels

Quelle est la valeur de la *Sign-List* de Gardiner dans un essai de quantification du répertoire hiéroglyphique et d'appréciation de son évolution au cours des siècles ? On a vu qu'il s'agit d'une liste des signes les plus courants utilisés au Moyen Empire et à la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Cette liste compte environ 650 signes si l'on exclut les variantes non significatives. On peut encore retrancher une cinquantaine de signes dont la gamme d'emploi est plus restreinte, souvent un seul vocable, appartenant à un champ lexical peu fréquent ou très spécialisé (comme c'est le cas des signes de l'obélisque ou de la harpe cités plus haut, par exemple). Subsistent environ 600 signes totalement usuels pour cette époque.

A 47 

48 

49 

50 

51 

52 

53 

## **Sign-list**

**G 6** 

7 

7\* 

7\*\* 

**For** 

8 

9 

10  1

Or, le nombre des hiéroglyphes courants, basiques, utilisés au cours des siècles n'a vraisemblablement pas varié, ou très peu. Ces 600 signes constituent en fait le fonds commun à l'ensemble des corpus égyptiens un tant soit peu importants, toutes époques confondues. À ce fonds de base d'environ 600 signes, on adjoindra pour chaque corpus de 200 à 500 signes plus spécifiques, variables surtout en fonction du domaine spécifique du corpus, de sa longueur, et aussi, mais dans une bien moindre mesure, en fonction de son époque.

### **Conclusion**

En résumé, s'il est certain qu'il était utilisé plus de signes à la fin de la civilisation égyptienne qu'à ses débuts, on ne peut en aucun cas établir un rapport de 1 à 10 comme on l'écrit souvent. En basant notre estimation sur une définition restrictive du signe mais identique pour l'ensemble des époques considérées, on peut vraisemblablement évaluer le répertoire hiéroglyphique à 1500 / 2000 signes pour les périodes anciennes, évoluant vers un répertoire de 2000 / 2500 signes à l'époque gréco-romaine, compte tenu de la documentation actuelle.

Avant tout, cette augmentation est très certainement le reflet des sources à notre disposition : on possède tout simplement beaucoup plus de textes pour les périodes récentes que pour les époques plus anciennes. Au-delà de cet aspect matériel dû aux seuls aléas de l'Histoire, entrent aussi en ligne de compte des causes propres au système lui-même. Le système ouvert qu'est le domaine hiéroglyphique témoigne inévitablement d'une propension naturelle à l'augmentation. Certains de ces signes nouveaux sont le reflet de l'apparition de nouveautés techniques – l'introduction du cheval fait s'imposer le hiéroglyphe de l'animal  , même chose pour le char de combat  , etc. Par ailleurs, les combinaisons de signes vont se développer au cours des temps et entraîner aussi une augmentation significative du nombre des hiéroglyphes, même si ce phénomène doit être traité avec circonspection et discernement, comme on l'a vu. Enfin, de nombreux signes sont le fruit de créations propres du système, basées notamment sur la réinterprétation de signes anciens ou sur une réflexion interne au système<sup>30</sup>. Mais ces signes nouveaux n'entraînent pas forcément pour autant l'abandon du signe originel. Conservatrice par essence, la civilisation égyptienne a toujours essayé de préserver les inventions des époques antérieures. Elle procède par accumulation. Le nombre des hiéroglyphes qui disparurent s'en trouva nécessairement réduit d'autant. On conclura donc à une légère tendance inéluctable à l'accroissement.

Bien sûr, si l'on adopte une définition du signe moins restrictive, tenant compte plus largement des variations possibles d'un signe, telle qu'on l'a évoquée plus haut, le nombre total des hiéroglyphes devra être très largement multiplié : probablement des milliers, voire des dizaines de milliers de signes, en fonction de la définition adoptée. Mais cela ne changerait certainement rien au rapport de croissance depuis l'Ancien Empire jusqu'à l'époque gréco-romain ; celui-ci resterait probablement à peu près identique. L'abondance de signes n'est pas l'apanage de la seule époque gréco-romaine, mais concerne l'ensemble de l'histoire de l'écriture hiéroglyphique. Cette richesse n'est pas symptomatique d'une période donnée mais bien le reflet direct de la souplesse et du "génie" du système hiéroglyphique dans son ensemble.

## NOTES

1. Sur ce formatage des représentations égyptiennes, voir P. VERNUS, in A.-M. Christin (éd.), *Histoire de l'écriture. De l'idéogramme au multimédia*, 2001, p. 45-63 (avec références).
2. Les variations sont nombreuses, mais tournent le plus souvent autour de ces deux chiffres presque cabalistiques de 700 et 7000. Quelques exemples avec variations : H.G. FISCHER, *LÄ* II, col. 1193 (*s.v. Hieroglyphen*) ; P. GRANDET, B. MATHIEU, *Cours d'égyptien hiéroglyphique*, 1997, p. 10, § 1.2 ; M. MALAISE, J. WINAND, *Grammaire raisonnée de l'égyptien classique, Aegyptiaca Leodiensia* 6, 1999, p. 14, § 15, et les auteurs cités par Chr. LEITZ, *Quellentexte zur ägyptische Religion I. Die Tempelinschriften der griechisch-römischen Zeit, Einführung und Quellentexte zur Ägyptologie* 2, 2004, p. 10. J'ai trouvé comme notable exception W. SCHENKEL, *LÄ* V, col. 727 (*s.v. Schrift*), qui infléchit quelque peu la courbe d'évolution : "Répertoire de signes à l'Ancien Empire : plus de 1000 ; répertoire classique de signes au Moyen Empire : moins de 1000 ; temples ptolémaïques et romains : plusieurs milliers" (suivi par exemple par A. LOPRIENO, *Ancient Egyptian, A Linguistic Introduction*, 1995, p. 12 ou par R. PARKINSON, *Cracking Codes. The Rosetta Stone and Decipherment*, 1999, p. 56).
3. A.H. GARDINER, *Egyptian Grammar*, 1957, p. 438. On notera que dans son *Catalogue of the Egyptian Hieroglyphic Printing Type*, dans l'édition augmentée de 1953, plus complet que la *Sign-list* de sa grammaire, la liste des signes s'élève déjà à plus de 900.
4. Le chiffre est d'ailleurs explicitement donné par les auteurs du catalogue : S. CAUVILLE, D. DEVAUCHELLE, J.-Cl. GRENIER, *Catalogue de la fonte hiéroglyphique de l'imprimerie de l'I.F.A.O. (nouvelle édition)*, 1983, p. V : "fonte (...) qui compte plus de 7000 signes différents". Il est déjà cité par S. SAUNERON, *GM* 14, 1974, p. 21 à propos de ce même *Catalogue* alors encore en chantier. Voir encore H. TE VELDE, *Visible Religion IV-V* (1985-1986), p. 64 qui cite les deux chiffres 700 et 7000 avec leur référent respectif.
5. S. SAUNERON, in *Textes et Langages de l'Egypte pharaonique. Hommage à Jean-François Champollion*, *BdE* 64/1, 1972, p. 46.
6. Voir déjà les remarques de Chr. LEITZ, *Quellentexte zur ägyptische Religion I. Die Tempelinschriften der griechisch-römischen Zeit, Einführung und Quellentexte zur Ägyptologie* 2, 2004, p. 9-10 ; *Id.*, in *Medien in der Antiken. Kommunikative Qualität und normative Wirkung, Schriften des Lehr- und Forschungszentrums für die antiken Kulturen des Mittelmeerraumes – Centre for Mediterranean Cultures (ZAKMIRA)* 1, 2003, p. 69-73 ainsi que S. CAUVILLE, *Dendara I. Traduction*, *OLA* 81, 1998, p. 3.
7. H. JUNKER, *Giza VI*, fig. 36, p. 117 (si le dessin est exact).
8. Voir par exemple J. COUYAT, P. MONTEL, *Les inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques du Ouâdi Hammâmât*, *MIFAO* 34, 1912, pl. 37 (notre exemple). Voir par exemple à la XIII<sup>e</sup> dynastie, le bloc Louvre C 9 + C 10, col. 8 (Chr. BARBOTIN, *La voix des hiéroglyphes*, 2005, p. 88-89) ; stèle Louvre C41 (références aimablement communiquées et vérifiées sur place par J. Cayzac).
9. Voir un exemple particulièrement ancien chez A. MCFARLANE, *Mastabas at Saqqara*, *ACER* 20, 2003, pl. 15 et 50 (notre exemple) ; voir encore pour la VI<sup>e</sup> dynastie : *Urk.* I, 139-140 ; H.G. FISCHER, *Dendera in the Third Millennium B.C.*, 1968, p. 79-82. Le phénomène est particulièrement fréquent à partir de la Première Période intermédiaire (voir notamment H.G. FISCHER, *RdE* 28, 1976, p. 154).
10. Pour l'Ancien Empire, voir B. VACHALA, *Die Relieffragmente aus der Mastaba des Ptahschepses in Abusir, Abusir VIII*, 2004, p. 179 (notre exemple) ; en hiératique : P. POSENER-KRIEGER, M. VERNER, H. VÝMAZALOVA, *The Pyramid Complex of Raneferef. The Papyrus Archive, Abusir X*, 2006, pl. 49A (notre exemple) ; voir aussi L. PANTALACCI, *BIFAO* 92, 1992, p. 306-307, fig. 1. Pour le Moyen Empire, voir *CT* II, 3f (version B1Bo, qui semble préférer les graphies particulièrement archaïques) (notre exemple) (aussi en hiératique : *CT* VII, 212f). Pour le Nouvel Empire, voir par exemple *Urk.* IV, 161, 2 (notre exemple) ; *KRI* II, 324, 10.
11. Voir déjà les remarques de S. CAUVILLE, *Dendara I. Traduction*, *OLA* 81, p. 3 à propos de la catégorie "b" de la liste des signes de l'IFAO.
12. Pour le fondateur à l'Ancien Empire, voir par exemple G. GOYON, *Kêmi* 15, 1959, pl. IV et IX (5) (notre exemple) ; *TP* 1968b ; au Moyen Empire : *Hieroglyphic Texts from Egyptian Stelae, etc. in the British Museum* II, 1912, pl. 9 (= BM 574 : W.K. SIMPSON, *The Terrace of the Great God at Abydos : the Offering Chapels of Dynasties 12 and 13, Publications of the Pennsylvania – Yale Expedition to Egypt* 5, 1974, pl. 61, l. 12) (notre exemple). Précisément, le signe très particulier  du Catalogue, qui ressemble plus à un charmeur de serpent qu'à un fondateur, est tiré d'un monument du Nouvel Empire : *Urk.* IV, 367, 8. Pour le moissonneur à l'Ancien Empire, voir par exemple W.K. SIMPSON, *The Offering Chapel of Kayemnofret in the Museum of Fine Arts*, Boston, 1992, pl. F (notre exemple) ; H. WILD, *Le tombeau de Ti III*, *MIFAO* 65, 1966, pl. 149 ; aussi attesté en hiératique : G. SOUKIASSIAN, M. WUTTMANN, L. PANTALACCI, *Balat VI*.

*Le palais des gouverneurs de l'époque de Pépy II. Les sanctuaires de ka et leurs dépendances*, *FIFAO* 46, 2002, p. 363-364 (notre exemple) ; au Moyen Empire : H. GAUTHIER, G. LEFEBVRE, *ASAE* 23, 1923, p. 28 ; *CTI*, 286a (T9C) ; *CTV*, 345a (B1Bo) (notre exemple). Pour le foulon à l'Ancien Empire, voir A.M. MOUSSA, H. ALTMÜLLER, *Das Grab des Nianchchnum und Chnumhotep*, *ÄV* 21, 1977, p. 70 et pl. 23 (notre exemple) ; au Moyen Empire : S. BOSTICCO, *Museo Archeologico di Firenze. Le Stele Egiziane dall'Antico al Nuovo Regno*, 1959, n° 37, p. 41-42, pl. 37 (en bas) (notre exemple). Noter que dans ces deux derniers exemples, le réceptacle dans lequel se tient le foulon est bien plus petit que celui du signe A37 de la *Sign-list* de Gardiner, qui représente un stade évolutif plus avancé du signe, tendant à se confondre avec le signe de l'homme tenant deux serpents par le cou  variante la plus fréquente au Moyen Empire (voir aussi les explications de L. BORCHARDT, *ZÄS* 37, 1899, p. 82-83 et H. SCHÄFER, *ZÄS* 37, 1899, p. 84).

13. Voir E. HORNUNG, in M. Minas, J. Zeidler (éd.), *Aspekte spätägyptischer Kultur. Festschrift für Erich Winter zum 65. Geburtstag, Aegyptiaca Treverensia* 7, 1994, p. 179, pour un point de vue similaire.
14. Voir quelques exemples répertoriés par E. VAN ESSCHE, *RdE* 48, 1997, p. 212.
15. Voir par exemple dernièrement *Ibid.*, p. 201-217 (avec références).
16. Pour une approche sémiotique de ce type, on verra les réflexions de D. Meeks dans ce même numéro.
17. Voir Chr. LEITZ, *op. cit.*, p. 11.
18. S. CAUVILLE, *Dendara. Le fonds hiéroglyphique au temps de Cléopâtre*, 2001, p. 2 : "le fonds épigraphique de Dendara ptolémaïque compte environ 2000 hiéroglyphes". On notera que cette réduction considérable du nombre de hiéroglyphes est en grande partie due au parti pris par l'auteur, à juste titre me semble-t-il, de ne pas compter comme signes différents certaines variantes de détail (voir par exemple en p. 9 le regroupement sous une même entrée des variantes ,  et  dont on a montré *supra* qu'elles ne constituent qu'un seul et même signe).
19. Voir surtout l'étude de H.G. FISCHER, *Ancient Egypt in the Metropolitan Museum Journal, Supplement*, 1980, p. 5-19 (= *MMJ* 12, 1978), qui décrit cette évolution croissante des signes composites de l'Ancien au Nouvel Empire.
20. Voir les remarques de H.W. FAIRMAN, *BIFAO* 43, 1945, p. 126-127.
21. Voir H. DE MEULENAERE, *BIFAO* 54, 1954, p. 73-82 et *Valeurs phonétiques des signes hiéroglyphiques d'époque gréco-romaine I*, 1988, p. 244.
22. Voir déjà E. BRUNNER-TRAUT, *Der Tanz im alten Ägypten*, *ÄF*, 1958 ; L. GREEN, in *The Ancient World VI. Egyptological Miscellanies. Fs R.J. Williams*, 1983, p. 29-38.
23. En fait 68, si l'on se base sur la fonte de Gardiner et non sur sa *Sign-list* plus succincte (voir *supra*, n. 2).
24. Voir P. LACAU, *Sur le système hiéroglyphique*, *BdE* 25, 1954, p. 134-136 sur ce phénomène. Sur le signe  et l'évolution de ses emplois, voir O. GOLDWASSER, *Prophets, Lovers and Giraffes : Wor(l)d Classification in Ancient Egypt*, *GÖF* 38, 2002, p. 57-89 et plus spécialement p. 63-69 et 79-82 ; A. McDONALD, *LingAeg* 12, 2004, p. 243.
25. Voir par exemple *CTIII*, 126i ; *CTV*, 344b ; *CTVI*, 288l ; *CTVI*, 315b. Tous ces exemples sont attestés sur le sarcophage B1Bo, au sujet duquel on a déjà pu observer la fréquence d'emploi de graphies archaïques (voir *supra*, n. 9), mais le signe se retrouve aussi sur d'autres sarcophages, avec un récipient semble-t-il plus proche du bol que de l'écuelle (voir par exemple *CTI*, 293d ; *CTIII*, 150c et d). On portera toutefois attention au fait que ces remarques sont basées uniquement sur la transcription hiéroglyphique probablement parfois un peu approximative donnée par A. De Buck dans ses copies des *Coffin Texts*. Pour la XVIII<sup>e</sup> dynastie, voir par exemple N. de GARIS DAVIES, *Five Theban Tombs*, *ASE* 21, 1913, pl. XX ; *Urk.* IV, 413,4 ; 433,1. Pour l'époque ptolémaïque, voir par exemple S. CAUVILLE, *op. cit.*, p. 19.
26. La liste de quelques 400 signes établie par R. VAN DER MOLEN, *A Hieroglyphic Dictionary of Egyptian Coffin Texts*, *PdÄ* 15, 2000, p. 869-911, n'a sûrement aucune prétention à l'exhaustivité, elle signale simplement quelques hiéroglyphes un peu particuliers. De fait, le Pr. Schenkel, que je remercie pour cette information, me signale qu'il a pu établir une liste d'environ 1300 signes différents dans les *Textes des Sarcophages*. Le nombre de hiéroglyphes de ce corpus serait donc encore plus important que celui des *Textes des Pyramides*.
27. Et encore les copies qu'on en possède remontent-elles le plus souvent au Nouvel Empire.
28. Voir H. ALTMÜLLER, A.M. MOUSSA, *SAK* 18, 1991, p. 1-48 et *Faltafel*.
29. Voir déjà les remarques de D. MEEKS, *Les architectes du temple d'Esna. Paléographie, Paléographie hiéroglyphique* 1, 2004, p. X, à propos des monuments d'époque ramesside.
30. Voir par exemple D. MEEKS, *op. cit.*, p. XI-XIV.